



Black Indians

de Jo Béranger, Édith Patrouilleau et Hugues Poulain
Documentaire
France – 2018 – 1h31

Jeudi 7 février 2019 18h30
Lundi 11 février 2019 14h00

À la rencontre fraternelle des Indiens noirs

Black Indians de Jo Béranger, Édith Patrouilleau et Hugues Poulain. Un documentaire nous invite à découvrir l'histoire et l'esprit des tribus de La Nouvelle-Orléans où Noirs et Indiens font vivre leurs cultures entremêlées.

Un chant grave accompagné de cordes pincées court le bayou. Un crocodile remue la queue. Une tortue observe, perchée sur sa branche. Ce petit voyage d'approche au son de la chanson Angel du révérend Goat Carson amène en douceur à La Nouvelle-Orléans. Entre les maisons aux façades roses et pilastres bariolés, un homme nous invite à la découverte. David Montana est le chef d'une tribu indienne, la Washitaw Nation. Il poursuit la tradition des « Indiens noirs ». Des siècles durant, esclaves et Amérindiens furent frères de misère. Nombre d'esclaves noirs qui fuyaient les plantations ont été recueillis par les tribus indiennes. Liés par l'extermination, le racisme et le mépris, leurs destinées se mêlaient et se sont entremêlées. Une culture profonde et magnifique en émane et en témoigne, chaque année, lors du grand défilé du mardi gras qu'organisent ces quelque quarante tribus de « Black Indians ». Costumes, musique, transe et danse manifestent alors de façon spectaculaire richesses culturelle et spirituelle, résistances en action. La cinéaste Jo Béranger s'était déjà intéressée aux cultures amérindiennes. Son premier long métrage documentaire, *Voyage en mémoires indiennes*, retraçait l'ethnocide qui a décimé les « premières nations » au Canada. Elle s'est rendue cette fois, à plusieurs reprises, à La Nouvelle-Orléans, à la rencontre de ces Indiens noirs, filmant tout ce qui peut faire sens et nous inciter à voir au-delà du spectacle.

Le grand défilé du mardi gras est restitué au présent de sa munificence. Les costumes sont, tout au long de l'année, cousus de perles, travail minutieux qui réunit autour de longues tables familles et amis. Les générations échangent à l'abri pour les plus jeunes des conditions dangereuses auxquelles les assignent situation sociale et couleur de peau. Le costume donne confiance, rappelle, avec tambours et tambourins, l'esprit de paix, de lutte. Le jour du défilé, des habitants de tous les quartiers viennent admirer. On peut marcher en écartant la police, toujours à l'affût. Membre des Black Panthers, Malik Rahim souligne la place importante des Black Indians dans le mouvement d'émancipation des années 1970. Tous les métissages puisant à l'africanité, alors même que certains en ignorent les sources, se retrouvent à Congo Square. Cette place du centre-ville a longtemps figuré le seul lieu où les Noirs avaient le droit de se rassembler le dimanche. Le Code noir de 1724 leur interdisait les carnivals. Le lieu est un ancien cimetière des Indiens houmas. Une photo de plantation, une autre d'Indiens minés par la maladie délibérément inoculée par les Blancs, le bayou ensoleillé du début, nous remémorent bien des ombres. Les chants en « chant-réponse », musique qui a précédé et inspiré le jazz, les percussions, invoquent les ancêtres et déclarent les Black Indians présents au monde, avec la volonté des survivants et la beauté de leurs savoirs. « Le monde doit nous connaître », explique Big Chief Montana, nous venons de l'humanité. » Dominique Widemann
L'Humanité

La série "Treme" en avait fait ses personnages centraux. Le film documentaire, « Black Indians », de Jo Béranger, Hugues Poulain et Édith Patrouilleau, lui, revient sur l'histoire de ces communautés noires de La Nouvelle-Orléans, porteuses de traditions amérindiennes.

C'est de l'intérêt de la réalisatrice française Jo Béranger pour les communautés opprimées qu'est né **Black Indians**. Après *Voyage en mémoires indiennes* (2005), qui revenait sur l'ethnocide des Premières Nations du Canada via le témoignage d'une femme enlevée enfant à sa famille autochtone, elle découvre les Black Indians au début des années 2010. Ce jour-là, elle visionne le documentaire *Retour à Gorée* de Pierre-Yves Borgeaud, où l'on voit Youssou N'Dour rencontrer des musiciens américains. Parmi eux, le batteur de jazz Idris Muhammad, qui lui montre une photo de lui "vêtu d'un magnifique costume fait de perles et de plumes, de ceux que l'on admire dans les pow-wows des plaines du nord", racontait Jo Béranger. Mais cette photo a été prise à La Nouvelle-Orléans lors du mardi gras."

En effet, tous les ans a lieu le Super Sunday, le mardi gras indien. Y défilent près de quarante tribus venues des quatre coins de La Nouvelle-Orléans, où chacun est recouvert d'un costume spécialement confectionné pour l'occasion, chante et danse afin de célébrer ses origines. Elles remontent au temps de l'esclavage où les échappés des plantations, fuyant dans les bayous et les forêts, trouvaient refuge auprès des tribus amérindiennes. Le métissage s'est fait naturellement, au cours des décennies. "Les Black Indians, c'est la réunion de deux résistances", explique Hugues Poulain, coréalisateur du film, connu pour son travail de directeur de la photographie auprès du duo Delépine-Kervern. "Les esclaves et les Amérindiens ont été nécrésés par les Occidentaux pendant des siècles et on peut dire que, d'une certaine manière, cela continue aux États-Unis..." Cette double appartenance nourrit une grande fierté qui se chante via le "call and response", ce chant vocal d'origine africaine, souvent improvisé et très rythmé, ponctué de ritournelles centenaires. "La danse, c'est notre église", dit l'un des Black Indians du film.

En 2011 et 2012, Jo Béranger part donc en Louisiane avec sa coréalisateurice Édith Patrouilleau, très active au sein du Comité de soutien aux Indiens d'Amérique. Après quelques allers-retours, Hugues Poulain les rejoint : "D'abord, c'était sans caméra avec Jo et Édith. On leur ramenait des perles de Paris, pour leurs costumes... se souvient Hugues Poulain. L'entente a été immédiate, la confiance aussi. On savait que c'était la seule manière de se libérer de l'interview imposée. Le risque, c'était d'avoir l'impression de leur voler les images, la musique. Mais ça n'est jamais arrivé." Leur principal interlocuteur, également au centre du film, s'appelle **David Montana**. À la fin du XIXe siècle, son ancêtre **Becate Batiste** fondait la tribu **Creole Wild West**. Son oncle, "Tootie" Montana, Big Chief de la tribu Yellow Pocahontas, était une légende au sein des Black Indians. Leader charismatique, il a défendu la cause des siens jusqu'à s'écrouler, victime d'une crise cardiaque, en pleine réunion à la mairie de La Nouvelle-Orléans. Histoire de continuer le combat, son neveu décide de prendre le relais. Il crée sa propre tribu, la Washitaw Nation, et se consacre quotidiennement à la bonne parole des Black Indians autant qu'à la préparation des costumes du Super Sunday. Ce sont eux, les stars du film, comme l'explique Hugues Poulain : "Les premiers costumes que j'ai vus, c'était ceux de David. J'ai été épaté par la minutie des détails – ne fût-ce que sur un portemanteau. J'ai eu aussitôt envie de voir comment ils vivaient, une fois portés, et je n'ai pas été déçu : les plumes volent, ils bougent magnifiquement. Ils deviennent des personnes à part entière."

Cet aspect esthétique enrichit considérablement le documentaire, qui aurait pu être un peu austère par son aspect historique et social. Les Black Indians ne vivent pas dans de beaux quartiers et ont combattu la pauvreté qui a suivi le passage de l'ouragan Katrina en s'investissant davantage dans cette mythologie tribale. Plusieurs fois par semaine, des générations d'hommes et de femmes se retrouvent pour confectionner des panoplies aux couleurs vives. Ici, ce sera un masque d'obédience africaine, décliné des pieds à la tête. Là, plusieurs photos de famille, sur le buste et au dos. Les représentations animales ne manquent pas, l'inspiration non plus. Pendant qu'on suit leur travail en amont, les rythmiques de leurs call and response, lancinantes, transportent le spectateur. "Nous avons voulu transmettre cette belle et grande énergie, où on entend la chanson de l'esclave qui se libère de ses chaînes", résume Hugues Poulain, qui a dû, avec Édith Patrouilleau, terminer le film après le décès de Jo Béranger, emportée par la maladie. Mais les images étaient là. Elles confirment le potentiel ethnologique du projet, et ce qu'affirme David Montana dans le film : "Le mardi gras indien était là avant le jazz, bien avant que Louis Armstrong souffle dans sa trompette. Enlève ça et le jazz, et il n'y a plus de Nouvelle-Orléans." Sophie Rosemont Rolling Stone

Prochaines séances :

Semaine docus : Premières solitudes, Chris the swiss, Wine Calling – Le vin se lève

Court métrage : A HEAP OF TROUBLE Steve Sullivan Fiction - 4'

Un vent de folie flotte sur une petite ville du Pays de Galles. La chanson agit comme un sort et convie les habitants à ce défilé inhabituel. local. Un dialogue s'installe entre les deux hommes.

Carte d'adhésion valable de septembre à août de l'année suivante
Adhérer, c'est soutenir l'association

Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ *

* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficier de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,70€
(hors week-ends et jours fériés)